STACIE ALLAN, *Writing the Self, Writing the Nation.
Romantic selfhood in the Works of Germaine de Staël and
Claire de Duras*

Gérard Gengembre

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/studifrancesi/22726>

DOI : 10.4000/studifrancesi.22726

ISSN : 2421-5856

Éditeur

Rosenberg & Sellier

Édition imprimée

Date de publication : 1 avril 2020

Pagination : 178-180

ISSN : 0039-2944

Référence électronique

Gérard Gengembre, « STACIE ALLAN, *Writing the Self, Writing the Nation. Romantic selfhood in the Works of Germaine de Staël and Claire de Duras* », *Studi Francesi* [En ligne], 190 (LXIV | I) | 2020, mis en ligne le 01 mai 2020, consulté le 03 août 2021. URL : <http://journals.openedition.org/studifrancesi/22726> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/studifrancesi.22726>

Ce document a été généré automatiquement le 3 août 2021.

Studi Francesi è distribuita con Licenza Creative Commons Attribuzione - Non commerciale - Non opere derivate 4.0 Internazionale.

STACIE ALLAN, *Writing the Self, Writing the Nation. Romantic selfhood in the Works of Germaine de Staël and Claire de Duras*

Gérard Gengembre

RÉFÉRENCE

STACIE ALLAN, *Writing the Self, Writing the Nation. Romantic selfhood in the Works of Germaine de Staël and Claire de Duras*, "French Studies of the Eighteenth and Nineteenth Centuries", Oxford-Bern-Berlin-Bruxelles-New York-Wien, Peter Lang, 2019, 233 pp.

- 1 Le propos de l'ouvrage est ambitieux, et l'on se réjouit d'abord de voir une étude consacrée à ces deux figures majeures. L'on est ensuite prudemment intéressé en lisant qu'il s'agit d'examiner «*how gender and nationhood were ideological battlegrounds in the search for identity and self-expression, as evidenced in the novels published from 1789 to the ascent of Realism around 1830*» (p. 2), et de montrer que «*Staël and Duras develop a fluid and relational model of selfhood*» (p. 5) – l'on avouera incidemment que, quitte à paraître vieux jeu, l'on éprouve toujours quelque réticence devant cette façon de désigner ces deux grandes dames. Plus on progresse dans la lecture, de nouvelles et plus graves réticences se font jour.
- 2 Le travail de Stacie Allan pose en effet plusieurs questions. Pour commencer, outre qu'elle contient quelques coquilles gênantes, affectant essentiellement des noms ou des mots français, la bibliographie présente au moins deux problèmes.
- 3 Tout d'abord, ne sont mentionnées pour les œuvres de Mme de Staël et de Mme de Duras que les éditions récentes, sans que ne soient indiquées ni les dates de publication originale ou de rédaction ni les responsables des différentes éditions. Prenons l'exemple d'*Olivier*: «Corti, 1971» et «Gallimard, 2007 (avec *Ourika* et Édouard)». Cette

dernière édition est celle de la collection «Folio» – indication absente –, la préface de Marc Fumaroli est superbement ignorée, ainsi que l'éditrice, Marie-Bénédicte Diethelm. En outre, il eût été quand même bon de rappeler qu'il n'y a pas de texte d'édition originale (du moins avant 2007), car le roman était demeuré à l'état manuscrit et non publié. En 1826, Latouche fait paraître un faux *Olivier*, qu'il tâche de faire passer pour un roman de Mme de Duras. Mme Virieux a publié chez Corti un brouillon (largement) non fini. L'édition «Folio» est la première édition d'*Olivier ou le Secret* (texte complet et parfaitement achevé). Quant aux «*Mémoires de Sophie*; suivi de *Amélie et Pauline: romans d'émigration*, Manucius, 2011», on ne sait pas que Marie-Bénédicte Diethelm est le maître d'œuvre de cette parution de textes inédits. On pourrait penser qu'il ne s'agit là que de simples oublis, mais ces références ne figurent pas non plus dans le corps du texte ni dans les notes.

- 4 Mme de Staël n'est guère mieux lotie. La seule édition citée des *Considérations* est celle de 1843 chez Charpentier, *De l'Allemagne* serait paru en 1968 chez Garnier-Flammarion, et Mme de Staël serait l'auteur de *Trois nouvelles*, parues en 2005. Il s'agit plus exactement de l'édition «Folio» – parue en 2009, et non en 2005 –, due à Martine Reid de *Mirza ou Lettre d'un voyageur*, *Adélaïde et Théodore* et *Histoire de Pauline*, nouvelles éditées en 1795 aux côtés de *l'Essai sur les fictions* et d'une *Épître au malheur ou Adèle et Édouard*.
- 5 Plus révélatrices encore sont les absences. Les travaux en anglais abondent, ce qui est logique, mais ceux en langue française n'ont droit qu'à la portion congrue. On admettra que Stacie Allan n'a peut-être pu bénéficier du récent livre d'Amélie Legrand, *Des Romancières sous la Restauration. Genre et réception*, paru en août 2018, qui traite des mêmes thèmes, mais elle aurait pu consulter bien d'autres études, tout en restant dans le champ de recherche qu'elle a défini.
- 6 Sur Mme de Duras, il est vrai abondamment servi par la critique anglo-saxonne – nous y reviendrons – auraient dû intéresser l'auteur, entre autres publications, les travaux suivants, dont les perspectives entrent de plain-pied dans celles de son ouvrage: Anne Chamayou, «*Ourika*» ou les couleurs de la mémoire, «*Cahiers Saint-Simon*» 29, 2001; Mary Donaldson-Evans, *Douceur de la vengeance: portraits masculins dans «Ourika» de Claire de Duras*, «*Itinéraires*», 2008; Jean Balcou, *Fiction et politique chez Madame de Duras*, «*RHLF*» 3, juillet-septembre 2017.
- 7 Sont particulièrement criants les manques dans la critique staélienne. Ne sont cités que Simone Balayé – encore n'est-ce que pour la *Présentation* du n° 14 de «*Dix-Huitième Siècle*» (1982), – Claire Garry-Boussel, Béatrice Jasinski pour son article dans la «*RHLF*» (n° 66, 1966). C'est un peu court... et d'autant plus dommage que plusieurs staéliens ont travaillé sur les questions abordées par Stacie Allan.
- 8 Ces lacunes bibliographiques expliquent en grande partie l'écart entre le propos effectivement tenu et ce qui est programmatiquement annoncé et triomphalement revendiqué dans la conclusion – rien moins que jeter une nouvelle lumière sur les contributions significatives de Germaine de Staël et de Claire de Duras aux progrès du roman et au romantisme européen, formuler une nouvelle approche du roman personnel, peindre un mal du siècle transnational, replacer l'Angleterre comme référence centrale des romantiques français, le tout en mettant un double accent sur le genre et la nationalité – nous mettons en italique le mot genre quand il renvoie à tout ce qui est «genré».

- 9 Que Mme de Staël et Mme de Duras aient grandement contribué aux progrès du roman et du romantisme ne soulève certes aucune objection, et qu'elles l'aient accompli notamment par les voies du roman sentimental et/ou personnel est exact. Pour l'essentiel, les développements sur le roman personnel et sentimental – les deux genres romanesques sont d'ailleurs mal distingués – n'apportent pas grand-chose par rapport au travail paru en 2009 de Brigitte (orthographié «Brigette» dans la bibliographie) Louichon, *Romancières sentimentales (1789-1825)*, si ce n'est une insistance marquée sur le genre. Semblent notamment ignorés la préface donnée par Raymond Trousson à son édition de *Romans de femmes du XVIII^e siècle*, où figurent *Ourika* et *Édouard* (1996) et le livre de Véronique Dufief-Sanchez, *Philosophie du roman personnel de Chateaubriand à Fromentin – 1802-1863* (2010). On regrettera en outre que la question du sentiment ne soit pas éclairée par quelque référence à Ballanche et à son *Du sentiment considéré dans ses rapports avec la littérature et les arts* de 1801 et une lecture plus approfondie de Bénichou, cité certes dans la bibliographie mais bien peu exploité.
- 10 Pourtant, la question de la forme romanesque s'impose bien comme l'un des enjeux majeurs de ces premières décennies du XIX^e siècle et il était judicieux de l'aborder dans le cadre de cet ouvrage. On aurait attendu un examen du rapport entre le Je écrivain et la voix du personnage, l'expression d'une réaction individuelle à l'Histoire et sa relation à la féminité, la constitution par l'écriture d'une originalité, ou d'une spécificité personnelle telle qu'elle peut se construire dans et par la relation à autrui, à la société, à la doxa, etc. Tout cela affleure dans l'ouvrage, mais est comme soumis à la loi du genre, qui, en l'occurrence, obscurcit le raisonnement plutôt qu'il ne l'éclaire, car, tout en leur payant un *lip service*, elle fait trop souvent fi de la situation historique et de la complexité de l'époque. Celle-ci est prise dans le jeu contradictoire de l'ancien et du nouveau, dans les variations auxquelles sont soumises les représentations (du père, de la nation, de la religion, de l'amour, et, oui, des sexes, etc.). Stacie Allan y fait assez souvent allusion, mais trop dépendante de ses présupposés et plus encore de ses références critiques et théoriques aux *gender studies*, elle ne parvient pas à véritablement établir le lien entre la production textuelle de Mme de Staël et de Mme de Duras et le contexte où elles évoluent et auquel elles entendent s'affronter. Nul besoin de théorie du genre pour prendre en compte tous ces aspects. De plus, on s'évite ainsi le recours à un jargon superflu et pesant.
- 11 Plus problématiques encore sont les propos tenus sur le mal du siècle. «*This book aims to offer a more nuanced view of the gendered interpretation of the mal du siècle, facilitated through studying the intersection of gender and nationhood*» (p. 19): telle est l'ambition de Stacie Allan. Elle entend présenter une vue «alternative» à un sentiment de la perte trop exclusivement masculin, découpler le mal du siècle de ses déterminations masculines et françaises en rapportant l'origine de ce mal du siècle à la mélancolie telle que Mme de Staël l'analyserait en la reliant à la naissance de la modernité en Angleterre (p. 62). Ainsi, le mal du siècle ne serait plus autre chose qu'une forme générationnelle de la mélancolie.
- 12 Avec ce retour à la mélancolie anglaise du XVIII^e siècle, on se croirait revenu aux temps où l'histoire littéraire parlait de préromantisme. On ne sera pas surpris de constater que la bibliographie ne comporte ni les actes du colloque de 1972, parus en 1975: *Le Préromantisme, hypothèque ou hypothèse?* ni *Le Préromantisme, une esthétique du décalage*, dont Éric Francalanza avait réuni les textes (2006). En revanche, figure bien «*Une période sans nom*»: les années 1780-1820 et la fabrique de l'histoire littéraire (Fabienne Bercegol,

Stéphanie Genand et Florence Lotterie, éd., 2016), sans que le bénéfice de sa lecture apparaisse nettement.

- 13 C'est ici que nous revenons aux considérables lacunes de la bibliographie staëlienne. Stacie Allan fait référence dans sa bibliographie à l'édition de *De la littérature* dans les *Œuvres complètes* de Mme de Staël en cours de parution chez Champion. On reste sur la désagréable impression qu'elle n'a pas lu la remarquable présentation qu'en donne Jean Goldzink, où se trouvent lumineusement exposés les rapports entre littérature, histoire et nation selon Mme de Staël. Elle aurait pu également profiter de notre étude conjointe "*De la littérature*", *œuvre politique*, ainsi que de l'ensemble des autres textes parus dans *La Raison exaltée, études sur "De la littérature" de Madame de Staël* (sous la direction de Marc-André Bernier, Montréal, Presses de l'Université Laval, 2011).
- 14 Faut-il rappeler que, en France, le mal du siècle, sans en ignorer la dimension féminine, objet d'étude passionnant, présente des caractéristiques spécifiques déterminées par l'histoire et que, sans négliger aucunement les influences, échanges, lectures, réappropriations, etc., l'on ne saurait sans préjudice le fondre dans on ne sait quel courant transnational qui sauterait allègrement par-dessus la coupure révolutionnaire? Et ce n'est pas parce que Mme de Staël et Mme de Duras connaissent fort bien les auteurs anglais que l'on peut avancer la notion d'un «*transnational romantic selfhood*». Quant au thème de la mélancolie, on renverrait volontiers Stacie Allan entre autres à Gusdorf et Starobinski, il est vrai absents tous deux de la bibliographie.
- 15 Sans être véritablement erronées dans l'ensemble, les lectures de *Delphine* et de *Corinne* souffrent également de l'ignorance de maints travaux, comme les numéros 56 et 59 des "Cahiers staëliens", "*Delphine*", *roman dangereux?* (2005), "*Corinne*" *200 ans après* (2008), sous oublier toutes les études concernant *Corinne* recensés dans le numéro 51, *Madame de Staël du XIX^e siècle à l'agrégation* (2000). Ajoutons quelques autres publications qui eussent été utiles pour le propos de Stacie Allan: le "Cahier staëlien" n° 57, *Madame de Staël et les études féminines* (2006), Stéphanie Genand, *La Chambre noire. Madame de Staël et la pensée du négatif* (2017).
- 16 *Corinne* nous conduit à évoquer l'un des thèmes avancés par Stacie Allan: la place de l'Angleterre dans les œuvres de Mme de Duras et de Mme de Staël, afin de mettre en évidence «*a more interconnected, European tradition*» dans le cadre du romantisme. Soit. Cependant, quand elle présente l'Angleterre comme un modèle loué par Mme de Staël, elle passe légèrement sur une contradiction majeure. S'il est vrai que l'Angleterre apparaît comme un idéal politique et social dans les *Considérations*, *Corinne* met en scène le prix à payer par les femmes dans ce régime de monarchie parlementaire. Elles sont confinées dans la sphère domestique. D'où cette répartition remarquable entre le texte philosophico-historique et le texte fictionnel, partage qui pose, sans pouvoir y répondre, une question cruciale: la liberté démocratique suppose-t-elle la marginalisation des femmes? l'existence d'une nation forte et cohérente entraîne-t-elle cette forme d'exclusion des femmes renvoyées sur le territoire du bonheur conjugal et maternel, alors que les femmes sont libres dans l'espace italien où une nation n'est pas encore née? On aimerait voir la théorie du *genre* s'attaquer à cette aporie... Quant à l'analyse des vertus du genre romanesque, elle permet justement de la mettre au jour et d'illustrer en quoi le roman est bien la forme capable de prendre à bras le corps les enjeux de la modernité.
- 17 Comme Germaine de Staël, Mme de Duras a donné lieu à de nombreux travaux anglo-saxons, notamment à propos d'*Ourika*. Stacie Allan s'appuie sur eux à juste titre.

Concernant la critique française, pour ne choisir que cet exemple, elle réévalue le travail de Chantal Bertrand-Jennings en affirmant que, à propos de la mélancolie d'Ourika et d'Olivier, celui-ci ne met pas en avant «*the wider context of the loss of historical certainties and a simultaneous re-rooting of French masculinity and femininity through biological sex*» (pp. 62-63), car il assignerait une seule cause à cette mélancolie: la race ou l'impuissance. Or, il s'agit là d'une lecture très partielle. Chantal Bertrand-Jennings et d'autres ont bien montré que ces causes valent aussi comme métaphores d'autres causes contextuelles, de nature profondément historique. D'ailleurs, race et impuissance sexuelle sont aussi construites par l'Histoire. L'argument de Stacie Allan n'est guère convaincant.

- 18 On passera sur quelques affirmations qui font hausser les sourcils ou bien amusent. Pour ne prendre qu'un exemple, si Oswald, Olivier, Octave sont ainsi nommés, c'est que l'initiale «O» rappelle «ô!», et reflète ainsi leur caractère émotif (p. 93).
- 19 On mesure ici une nouvelle fois tout ce que la critique universitaire des *gender studies* a de pompeuse prétention, on serait même tenté de parler d'arrogance, à tout revisiter en plaquant sur des œuvres littéraires des notions présentées comme irréfutables et sans se soucier des anachronismes flagrants, ce qui rend extrêmement contestable la démonstration, voire permet d'entièrement la réfuter.
- 20 Ceci est d'autant plus dommageable que l'un des chantiers les plus intéressants aujourd'hui est bien celui de la mise en situation historique, idéologique, culturelle et sociale des femmes écrivains, de l'analyse des spécificités de leur rapport au monde, tout particulièrement durant cette période révolutionnaire et post-révolutionnaire, comme du temps de l'Empire et de la Restauration. Malheureusement, cette cause nous semble assez mal servie par cet ouvrage qui, pourtant, s'intéressait à un sujet passionnant et en phase avec les études contemporaines sur les deux auteurs. Tout n'y est pas, il s'en faut, critiquable. Ce qu'il a de meilleur se trouve dans la reprise d'aperçus ou de conclusions présents dans plusieurs travaux, et tel ou tel paragraphe contient des analyses recevables (ainsi celle de la présentation staëlienne du sort de Marie Stuart, pp. 178-190). Néanmoins, on reste sur une réelle déception.
- 21 Pour finir, on déplorera que l'ouvrage adopte le style universitaire américain dans une version particulièrement lourde et répétitive, qui en rend la lecture fastidieuse. Chaque chapitre commence par une annonce circonstanciée de ce qu'il va développer et se termine par un rappel non moins circonstancié de tout ce qui a été dit. La conclusion réitère le tout. Parvenu au terme du livre, on se précipite sur l'une des œuvres de Mme de Staël ou de Mme de Duras pour respirer...